

# Philippe Val

## «Le radicalisme n'est pas un problème social»

### LES PHRASES CLÉS

«On était **transgressifs**, marrants, mais au service de la **liberté**.»

«Les sociologues se sont tous trompés. Ils ont maquillé leur trouille viscérale dans un **discours flatteur de l'ennemi**.»

«On doit pouvoir nommer les choses et pouvoir parler d'**'islamo-fascisme'** comme on a pu parler d'**Inquisition**.»

### INTERVIEW RAFAL NACZYK

**I**l a la dent dure. Il dénonce les intégrismes religieux, souvent; l'extrême droite, toujours. Et cette partie de la gauche «au sociologisme moralisateur». Autodidacte, comique chansonnier dans les années 1970, journaliste, écrivain et directeur de la rédaction de France Inter jusqu'en 2014, Philippe Val a assuré de 1992 à 2009 la direction de «Charlie Hebdo» avec Cabu. En première ligne dans la lutte contre l'intégrisme, il n'a pas hésité à publier le 8 février 2006 les douze caricatures de Mahomet. L'homme de gauche, ami meurtri de tous les massacrés de son ancien journal, de Cabu à qui il dédie son livre, vient de publier «C'était Charlie» aux éditions Grasset.

**Votre livre s'achève de manière presque prémonitoire. Il a été publié la veille des attentats du 13 novembre à Paris. Comment avez-vous réagi?**

D'abord par la peur. Je dînais chez une amie et les policiers qui me protègent m'ont prévenu que c'était très tendu. J'ai aussitôt été «exfiltré». J'ai passé une nuit d'inquiétude et de tristesse. Mais pas vraiment d'étonnement, en

revanche. Parce que cette question de la radicalisation à l'intérieur même de la société, on a été les premiers à tirer la sonnette d'alarme avec «Charlie». À nos risques et périls. Et en se faisant plutôt traîner dans la boue. Non seulement une partie des médias était indifférente face au danger, mais elle était aussi hostile. Seulement, ces dessinateurs derrière les caricatures de Mahomet, ce n'étaient pas des potaches, des aventuriers qui auraient insulté l'islam pour se faire du fric. On était transgressifs, marrants, mais au service de la liberté.

**Pour la plupart de vos camarades de gauche, vous êtes devenu «réac» infréquentable. Le traître majuscule...**

C'est bizarre comme les camps ont changé. J'ai toujours défendu les droits humains. Mais même à mes débuts, quand j'étais humoriste en duo avec Font, j'ai eu des emmerdements avec les gauchistes. À 20 ans, je trouvais déjà débile d'être maoïste en France. Mais je n'ai pas attendu d'avoir des idées politiques plus élaborées pour trouver inacceptable que des gens qui vivent dans une démocratie ouverte deviennent les avocats de sociétés totalitaires! Ils n'ont pas changé. Quand ils ont vu arriver l'islam radical, ils nous ont bercés dans ce conformisme moralisateur qui explique pratiquement tout par un déterminisme social. Comme si la République n'avait pas fait son travail! Comme si l'individu était exempté de toute responsabilité individuelle... On accuse toujours les filles violées de s'être habillées trop court. Elles sont victimes, et en plus on les insulte. Je ne supporte pas cela! Parce que si nos démocraties sont imparfaites, elles sont autrement plus séduisantes que la connerie totalitaire qu'essaie de

nous infliger l'islam radical.

**Comment expliquez-vous ce retournement?**

Nous sommes en train de payer les âneries dont nous ont bercés les sociologues anticolonialistes. L'effet qu'est le djihadisme a pour eux une cause sociale. Et cette gauche antisioniste et anticapitaliste a érigé l'islam en religion des opprimés, interdisant de ce fait toute réflexion concernant les crimes commis en son nom. Mais si Daesh, le GIA, le FIS, Al-Qaïda – demain ça s'appellera «mon cul sur la commode» – nous en voulaient pour notre passé, leurs revendications, ce seraient des réparations. Mais, au contraire, ils demandent que les femmes soient soumises, qu'il n'y ait pas d'homosexuels et qu'on tue les Juifs. En quoi y a-t-il une revendication sociale et géopolitique là-dedans? C'est religieux, philosophique et idéologique. Les sociologues se sont tous trompés. Ils ont maquillé leur trouille viscérale dans un discours flatteur de l'ennemi, parce qu'ils espèrent échapper secrètement, et vainement, au massacre.

**Donc le mal du radicalisme n'est pas à guérir ici, à Molenbeek, Vilvorde ou Belleville?**

Non, ce n'est pas un problème social du tout. Prétendre cela, c'est une façon de suicider nos démocraties. C'est morbide. Il faut supposer que l'ennemi, tout ennemi qu'il est, est mon égal. Il a un cerveau comme le mien; il est donc responsable de ses choix et de ses actes; il a librement consenti à devenir ce qu'il est devenu, en allant sur internet écouter des prêcheurs à la con. Si on ne le tient pas pour responsable, ça suppose qu'on est raciste. Qu'on ne suppose pas à l'autre la même valeur cérébrale qu'à soi-même. Le problème, c'est qu'on ne nomme pas le danger. On parle de guerre, mais on ne

nomme pas l'ennemi. Or depuis la prise d'otages américains à Téhéran en 1979, une partie de l'islam n'a cessé de se radicaliser, et de rêver d'une guerre contre les pays démocratiques. On doit pouvoir nommer les choses et pouvoir parler d'«islamo-fascisme», comme on a pu parler d'Inquisition. Dans les années 1930, Winston Churchill, lui, était le seul à nommer Hitler et à dire «il faut buter Hitler». On a l'impression que certains aujourd'hui ont le même réflexe que dans les années 1930. Ils relativisent.

«C'était Charlie», de Philippe Val, éd. Grasset, 212 pages, 18 euros.